

# Les grands mythes du cinéma populaire II

## James Bond ou le triomphe de l'agent secret

Robert-Claude Bérubé

Numéro 55, décembre 1968

Le cinéma imaginaire II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R.-C. (1968). Les grands mythes du cinéma populaire II : James Bond ou le triomphe de l'agent secret. *Séquences*, (55), 3–11.



*Thunderball*, de Terence Young

les grands mythes du cinéma populaire - II -

# JAMES BOND

ou le triomphe de l'agent secret

Robert-Claude Bérubé

L'agent secret est aujourd'hui un héros à la mode. Il ne se passe guère de semaine sans qu'un X 27, un 3S3 ou un Super 7 de plus ne fasse son apparition sur les écrans. C'est là une situation nouvelle car l'espionnage, jusqu'à ces dernières années, n'avait jamais joui d'une vogue particulière auprès des amateurs de films. Il y avait bien quelques films traitant du sujet mais jamais au point de former un courant continu. Il est bien évident que si l'espion est maintenant l'objet d'une telle attention de la part des producteurs, c'est qu'un personnage a fasciné les foules au point de devenir un pôle d'attraction, une idole, un mythe. En d'autres mots si le cinéma d'aujourd'hui présente tellement de bagarres à Bagdad, de pièges à Istanbul, de guet apens à Téhéran, de missions à Hong-Kong, de massacres à Caracas, de suicides à Singapour et d'ombres sur le Bosphore, c'est la faute à James Bond.

## 1. Mata Hari, Deuxième Bureau et cie

Dans l'entre deux guerres, quelques réalisateurs importants s'intéressèrent aux services secrets, notamment Hitchcock et Fritz Lang. Le premier se cantonna même dans ce genre d'histoires pendant cinq ans, de 1934 à 1938, à la fin

de sa période britannique, donnant coup sur coup *The Man who Knew too much*, *The 39 Steps*, *The Secret Agent*, *Sabotage* et *The Lady Vanishes*. Aucun de ces films n'imposa un héros qui puisse capter l'imagination des foules, même si certains connurent une grande popularité, pour la bonne raison que les personnages principaux de ces aventures n'étaient pas des espions de profession mais des gens embarqués à leur corps défendant dans une affaire d'espionnage et se débrouillant tant bien que mal dans les fils de l'intrigue. Hitchcock continua cette tradition dans les autres films d'espionnage qu'il devait tourner à un moment ou l'autre de sa carrière (*Foreign Correspondent*, *Saboteur*, *Notorious*) pour aboutir à son grand succès dans le genre, *North by Northwest*, et son dernier film, *Torn Curtain*, est venu confirmer cette tendance. C'est là une manifestation de la volonté du réalisateur de susciter la participation du spectateur en lui proposant des personnages auxquels ils peut s'identifier. Si bien que le seul mythe résulté de ces méthodes dans l'imagination populaire est le mythe d'Hitchcock lui-même en tant que maître du film à suspense.

À la fin du cinéma muet, Fritz Lang réalisa *Les Espions*, considéré comme une oeuvre mineure aux

relants d'expressionnisme. Deux clans rivaux s'y affrontent au long d'une intrigue embrouillée pour atteindre un but assez peu défini. Plus tard, pendant la guerre, Lang devait porter à l'écran, un roman de Graham Greene, *Ministry of Fear* et réussit à y créer une atmosphère de cauchemar qui transcendait l'intrigue d'espionnage pour rejoindre le climat général de désordre régnant dans le monde à cette époque. Là non plus, on ne pouvait guère trouver matière à la création d'un mythe.

Dans le cinéma français des années 30, on proposa en héros au public, inquiété par la détérioration des relations franco-allemandes, les agents du Deuxième Bureau symbolisés par le personnage type du Capitaine Benoît. Il y eut quatre films dans cette série populaire arrêtée par la guerre : *Deuxième Bureau*, *Les Loups entre eux*, *L'Homme à abattre* et *Le Capitaine Benoît*. Jean Stelli, réalisateur de deuxième zone, voulut ressusciter cette série dans les années 50 mais n'obtint qu'un résultat médiocre.

En fait, le seul personnage à s'imposer comme un mythe dans le style des aventures d'espionnage à cette époque n'eut pas besoin du cinéma pour créer sa légende. Mata Hari, danseuse d'origine hollandaise aux prétentions de déesse

orientale, vaguement engagée dans des activités préjudiciables à la sécurité de la France pendant la guerre 14-18, était déjà connue du public mais on ne peut nier que l'interprétation romantique qu'en a donnée Greta Garbo dans le film de George Fitzmaurice a contribué à en cristalliser l'image dans l'imagination populaire.

## 2. Guerre chaude et guerre froide

Les événements de la guerre 39-45 apportèrent de l'eau au moulin pour les amateurs d'espionnage. Parachutage en terre occupée, collaboration aux mouvements de résistance, supercheries monumentales pour tromper la vigilance de l'ennemi, tels furent les péripéties habituelles transposées au cinéma dans des films d'allure documentaire de *13, rue Madeleine* à *The Man Who Never Was*, sans oublier les hommages reconnaissants aux héros authentiques de la guerre secrète, *Odette* ou *Carve Her Name with Pride*.

Le public, s'il accorda une certaine sympathie à ces récits guerriers, d'un passé récent, ne goûta guère cependant qu'on lui rappelât, dans ses moments de divertissement, la crainte inavouée qui le tenaillait devant l'évolution de la



Mata Hari, de George Fitzmaurice

guerre froide et de la rivalité entre les grandes puissances. C'est pourquoi les films où se trouvaient dénoncées les opérations d'espionnage communistes reçurent un accueil plutôt froid et l'on préféra ignorer les *Iron Curtain*, *My Son John*, *I Was a Communist for the F.B.I.* et autres.

L'agent secret était loin alors d'être le héros adulé et recherché qu'il est devenu par la suite. En

France, un ancien agent du contre-espionnage, Dominique Ponchardier, connut un certain succès avec un personnage supposément inspiré de sa propre expérience, le Gorille. Lancé au cinéma avec les traits et la carrure de Lino Ventura dans *Le Gorille vous salue bien*, le héros accrocha l'attention et put revenir, cette fois avec le visage de Roger Hanin, dans deux autres films *La Valse des gorilles* et *Le Gorille a mordu l'Archevêque*. Cette vogue momentanée ne dépassa guère les limites de la France, mais pouvait être pressentie comme un signe avant-coureur de la venue en force du super-agent et de sa conquête des foules.

### 3. 007, permis de tuer

Depuis quelques années, une série de romans d'espionnage rédigés par un certain Ian Fleming connaissait un certain succès d'estime chez les critiques ainsi qu'une vente assez régulière. Le héros en était un officier de marine versé dans les services secrets, fin gourmet et dilettante en même temps que snob et cynique. Considéré par ses chefs comme un as, il avait reçu le privilège d'un sigle spécial accordé à une caste sélectionnée, le chiffre 007 dont les deux zéros faisaient de lui un tueur officiel, laissant entièrement à son

seul jugement de décider de l'opportunité d'utiliser ce privilège.

Une enquête sur les goûts littéraires de certaines personnalités révéla que le président Kennedy était un lecteur assidu des romans de Fleming. Cela suffit pour faire monter en flèche la popularité de James Bond. Le premier roman de la série, *Casino Royale*, avait été acheté par la compagnie Columbia et dormait depuis sur les tablettes des producteurs. Un producteur avisé, d'origine canadienne, Harry Saltzman, jusque-là embarqué dans le marché du film d'aventures, avec un partenaire de longue date, Albert Broccoli, acheta les droits de tous les autres romans parus et entreprit de les porter à l'écran après avoir engagé un acteur quasi inconnu, Sean Connery, pour tenir le rôle de James Bond. Le premier film, réalisé avec des moyens relativement modestes, *Dr No*, montra dès le départ une volonté de situer l'action dans un monde fantaisiste, mâtiné de science-fiction, très éloigné de la réalité concrète des intrigues d'espionnage. Le héros, dépouillé de ses affectations gastronomiques et d'autres particularités snobinardes à lui attribuées par son créateur, devint un personnage uni-dimensionnel, cruel et cynique, opportuniste en diable, téméraire en même temps que séducteur patenté. Sanctionné par sa

mission officielle, Bond pouvait se permettre de tuer et de faire l'amour à droite et à gauche sans craindre la réprobation publique. Saupoudrées d'un humour pince-sans-dire, ces aventures généreusement fournies en violence et en libertés amoureuses connurent un joli succès et l'argent qu'on en rapporta permit de mettre plus de soins à la mise en scène du deuxième film, *From Russia with Love*. Déjà l'équipe régulière était formée, on avait mis au point les éléments de la recette et on les exploitait à outrance selon une méthode qui allait de film en film minimiser les aspects humains de l'aventure pour en accentuer le côté mécanique jusqu'à faire du héros une manière de robot dépersonnalisé évoluant dans un monde de gadgets et d'inventions mirobolantes. *Goldfinger* fut là-dedans une sorte de charnière où l'équilibre de forces était respecté mais *Thunderball* et *You Only Live Twice* donnèrent joyeusement dans le machinisme militant, d'autant que Sean Connery semblait se désintéresser de plus en plus de son personnage. On a l'impression que le maître d'oeuvre c'est maintenant le décorateur Ken Adams plutôt que l'un ou l'autre des réalisateurs qui se succèdent à la barre de l'entreprise. Après une courte halte et l'abandon du rôle par Connery, on



From Russia with Love, de Terence Young

annonce la mise en train d'une nouvelle aventure, *On Her Majesty's Secret Service*, où un nouvel interprète de James Bond sera mis à l'épreuve.

On s'est interrogé sur le succès phénoménal remporté par cette série de films : pour certains, James Bond prolonge dans la mythologie populaire l'image du chevalier allant affronter le dragon dans son antre, ce dragon se trouvant symbolisé par un personnage représentant une abstraction inquiétante comme la puissance financière (*Goldfinger*), la peur atomique (*Thunderball*) ou la menace de guerre (*You Only Live Twice*) ; d'autres soulignent l'exploitation de deux instincts fondamentaux de

l'homme, l'instinct de préservation qui s'exprime par la violence, l'instinct de conservation de l'espèce qui donne naissance à l'érotisme. Pendant ce temps, le public s'amuse ferme au spectacle de plus en plus coloré et mouvementé des aventures de son héros, détectant facilement les outrances et ne se sentant nullement impliqué dans ces péripéties invraisemblables, assuré qu'il est de la victoire du super-agent imperturbable. James Bond est devenu un produit de consommation standardisé au point que ses fabricants pourraient afficher : méfiez-vous des fac-similés. Car les fac-similés abondent dans la production, venant de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie,



The Spy Who Came in from the Cold, de Martin Ritt

d'Angleterre, des États-Unis et même du Japon. Poussant l'esprit d'imitation assez loin, des producteurs italiens sont même allés jusqu'à engager le frère cadet de l'acteur Sean Connery pour le faire évoluer dans une aventure intitulée *Operation Kid Brother*. Parmi les émules de 007, on peut signaler en première place Derek Flint (*Our Man Flint*) en qui se réunissent au suprême degré, sous le signe de la satire, les particularités du modèle et Matt Helm (*The Ambushers, Murderers Row*) qui oppose au flegme la nonchalance.

#### 4. Les anti-Bond

Une telle effervescence dans un genre particulier suscita par ailleurs une réaction plus intéressante. L'espionnage étant à la mode, des metteurs en scène se voulant plus sérieux, plus personnels s'y intéressèrent aussi mais pour en démonter les rouages. Ils contrèrent la fantaisie par le désabusement et entreprirent de démystifier l'agent secret. Il faut dire que ces films, comme les James Bond, sortent en droite ligne de romans: force est



donc d'attribuer d'abord aux littérateurs le mérite de cette réflexion plus poussée sur le thème. Parmi ceux-là, deux noms viennent d'abord à l'esprit: Len Deighton et John Le Carré. Le héros anonyme de Deighton a été baptisé à l'écran Harry Palmer. Inadapté, il ne reste aux services secrets que parce qu'il y est forcé, prisonnier d'un passé douteux, et, s'il ne pratique pas son métier avec enthousiasme, il s'y exerce tout de même avec savoir-faire. Ce personnage, d'original qu'il était dans *The Ipcress File* de Sidney Furie, a perdu un peu de sa personnalité dans *Funeral in Berlin* et s'est effondré dans *Billion Dollar Brain*. John Le Carré pour sa part présente des personnages qui n'ont rien d'exceptionnel: ce sont des fonctionnaires qui

pratiquent un métier dangereux sans connaître parfois les raisons de leur action. Simples pions sur un échiquier, ils travaillent dans un esprit désabusé, privés même d'un idéal précis pour remédier à leur dégoût devant certaines manoeuvres opportunistes de leurs chefs. Autour d'eux se tisse une atmosphère poisseuse, un monde crépusculaire où les valeurs s'estompent et où l'angoisse existentielle devient palpable. Ce monde, Martin Ritt et Sidney Lumet l'ont fait revivre avec talent dans *The Spy Who Came in from the Cold* et *A Deadly Affair*. Mais cette conception retient assez peu l'attention du public et le mythe de James Bond continue à triompher, du moins d'ici à ce qu'un nouvel engouement vienne remplacer celui-là.

réédition

## Panoramique sur le 7e art

DE VICTOR BACHY, ROBERT CLAUDE ET BERNARD TAUFOUR

maintenant en vente à nos bureaux

\$3.50

1474, rue Maisonneuve, Montréal 133 — Tél. : 527-4159